



Panda and Bamboo (2001).

Bad Boy

par Eric Troncy

Dix ans qu'ils se courent après et se tournent le dos, s'attirent et se rejettent à tour de rôle. Entre provocations politiquement incorrectes et repentirs de choc, l'artiste américain Rob Pruitt et le monde de l'art vivent un éternel "Je t'aime moi non plus".

"Tu as détruit la valeur marchande de ton nom !", lui avait dit un grand marchand d'art new-yorkais en 1992, lors de son exposition à la galerie Leo Castelli. Le *New York Times* avait renchéri : "Dégradant", et le *New York Observer* l'avait jugé "cynique". Le téléphone n'a plus sonné, les propositions d'expositions ont disparu, sa galerie le congédia. Aussi, c'est probablement avec un certain plaisir que Rob Pruitt, trente-huit ans, constate qu'il est aujourd'hui, à nouveau, la star montante du marché de l'art américain et que, avec de l'eau de Vittel, quelques pandas et une ligne de cocaïne, la malédiction qui l'a poursuivi s'est désintégrée en même temps que le XX^e siècle.

Avant d'être conspué et fichu à la porte *manu militari* du milieu de l'art américain, Rob Pruitt, travaillant alors en compagnie de Jack Early sous le nom de Pruitt & Early, était un héros. Leur première exposition en 1990 à la galerie 303 à New York (alors à Soho) fut un incontestable succès. Intitulée *Artworks for Teenage Boys*, elle était composée d'œuvres célébrant sans détour les conséquences du surplus de testostérone chez les jeunes mâles américains. Pin-ups dénudées peintes plus vraies que nature, voitures de sport rutilantes, architectures de cannettes de bière Bud customisées d'autocollants et heavy-metal poussé à fond : c'est toute la panoplie du teenager américain qui était scrupuleusement recyclée. L'idée serait mille fois copiée, mais ils étaient les premiers. Le milieu de l'art adora, ils eurent vite une réputation de "Bad Boys". C'est alors que j'eus l'occasion de les rencontrer pour la première fois : à Nice, où je les avais invités pour une exposition au Centre national d'art contemporain. Ils débarquèrent un après-midi de juin, portant Chicken, un chihuahua énervé dont ils ne se séparaient jamais. Ils punctuaient chacune de leurs phrases d'un "Wow !" enthousiaste et, pour tout dire, me faisaient l'effet d'une version actualisée d'Andy Warhol. Pop jusqu'à l'absurde, glitter jusqu'au déraisonnable, génétiquement stars. Deux ans à peine après leurs débuts, ils exposaient chez Leo Castelli, le marchand

point de vue

de Warhol. Pour cet événement, *Red, Black, Green, Red, White and Blue*, ils couvrirent les murs de feuilles dorées sur lesquelles ils firent gicler de la peinture et disposèrent sur des totems les posters aux effigies de noirs américains célèbres : Jesse Jackson, Michael Jackson, Martin Luther King, 2 Live Crew. Ils se chargèrent de la bande-son : un rap fait maison. Jamais avare d'une pruderie stupide, le milieu de l'art s'offusqua de ces deux jeunes Blancs qui dissertaient sur la culture black. Jugés "politically incorrects", une vaste conspiration se mit en place, la presse unanime réclama leur tête – et l'obtint. "Je n'avais même pas envie de me battre", se souvient Rob Pruitt, qui devint alors vendeur chez la créatrice Anna Sui et ne mit plus les pieds dans une galerie d'art. Du reste, les quelques tentatives qu'il fit pour intégrer quelques expositions de groupe se soldèrent par des refus catégoriques : c'est à peine si, après cinq longues années d'isolement, en 1997, il put présenter dans le sous-sol de son ancienne galerie, une souris tournant sur une roue et tirant une bande de papier portant cette inscription : "You must love me".

Œuvre baptismale. Tout devait changer l'année suivante. C'est à la Gavin Brown's Enterprise, galerie qui n'était pas encore le cœur de l'avant-garde high-style de New York, qu'il présenta, dans un group-show, sa désormais célèbre *Volvic Fountain*, une improbable fontaine où trois jets d'eau malingres crachotaient de l'eau de Volvic dans un bassin serti de caisses d'emballage. Une sculpture qu'il déclina avec du Perrier, en s'amusant de ce que Perrier (comme lui) dut affronter une passe difficile lorsqu'on découvrit du benzène à l'intérieur, il y a dix ans. Une œuvre "baptismale" qu'il conçut comme une sorte de purification, une excuse pour son supposé mauvais comportement d'avant. "Et puis, j'ai pensé qu'il serait bien de faire à nouveau quelque chose de très mal, parce que personne n'est entièrement pur ou entièrement mauvais. Alors, j'ai fait *Cocaine Buffet*."

Et c'est lors d'une exposition collective dans une résidence privée que Rob Pruitt présenta cette traînée de poudre blanche sur un très long et étroit miroir posé à même le sol. Une "règle du jeu" accompagnait l'œuvre : on peut sniffer si l'on accepte d'être pris en photo pendant l'acte. Tout le milieu de l'art new-yorkais était là, même cette vieille et célèbre galeriste, sanglée pour l'occasion dans un tailleur-minijupe de cuir blanc... "Les gens se sont regardés du coin de l'œil pendant vingt minutes, se demandant si c'était vraiment de la cocaïne. Mais dès que quelqu'un commença à sniffer, tout avait disparu en

"J'ai pensé qu'il serait bien de faire à nouveau quelque chose de très mal, parce que personne n'est entièrement pur ou entièrement mauvais. Alors, j'ai fait *Cocaine Buffet*."



volvic Fountain (2001). Au fond : Black Glitter World (2001).

point de vue

15 minutes. Tout s'est alors transformé en une fête d'anniversaire pour enfants, à l'opposé d'un cocktail sérieux comme le sont la plupart des vernis-sages !", dit Rob Pruitt, qui ajoute, sarcastique, qu'il savourait, en aparté, le plaisir de voir tout le milieu de l'art à quatre pattes. Il voulait simplement faire un de ces coups médiatiques dont ce milieu raffole. "Quinze minutes après que cela se soit passé, ils pensaient tous que c'était la meilleure œuvre d'art qu'ils aient jamais vue. Une heure plus tard, ils n'en étaient plus si sûrs !" Mais il avait à nouveau repris la main, la balle était dans son camp. Ses 101 idées pour faire de l'art vous-même, titre de la première exposition personnelle de sa nouvelle carrière, eut lieu elle aussi chez Gavin Brown. Il conçut un *Livre de recettes*, dont chacune était une bonne idée d'œuvre d'art (au regard de ce que le marché était prêt à absorber). Des choses aussi sottes que "Faites une peinture avec du maquillage" ou "Encadrez une peinture avec un boa en plumes". Même le versant actualisé de l'art conceptuel était présent : "Idée n° 82 : restez au lit".

Déclinaison du panda. Le triomphe vint rapidement et, curieusement, grâce à un animal judicieusement choisi. Rob Pruitt, en effet, s'intéressa de près aux pandas, en souvenir probablement de Ling Ling et Tsing Tsing, les deux pandas offerts par la Chine comme un geste diplomatique au zoo de Washington (la ville de son enfance) en 1972. Comme le WWF, qui, à cette époque d'ailleurs, choisit le panda comme logo, Rob Pruitt est sensible à cet animal aux couleurs du Ying et du Yang, d'allure androgyne, en voie de disparition (il n'en resterait que 1 000 dans le monde), et qui nous renvoie à des préoccupations environnementales. On parierait presque qu'il est végétarien, alors que c'est un redoutable carnivore – mais trop flemmard pour chasser pour se nourrir. Et Rob Pruitt décline l'animal dans de ravissantes peintures brunes et sombres, ou franchement glitter, représenté en pied ou rêvassant dans des bamboueraies.

Après une sordide traversée du désert, le "Bad Boy" est devenu à nouveau celui après qui court le milieu de l'art : l'unique panda qu'il présenta dans une galerie parisienne fut réservé par un collectionneur avant même d'être accroché au mur. Un succès qui tient peut-être au choix de l'animal, que Rob Pruitt explique par une pirouette, en écarquillant ses grands yeux noisette : "Warhol a peint des superstars comme Liz Taylor ou Marilyn. Mais, avec les médias contemporains, qui peut avoir vraiment besoin d'un portrait peint de Gwyneth Paltrow ? Alors j'ai remplacé la Marilyn de Warhol par des pandas."

"Warhol a peint des superstars comme Liz Taylor ou Marilyn. Mais, avec les médias contemporains, qui peut avoir vraiment besoin d'un portrait peint de Gwyneth Paltrow ? Alors j'ai remplacé la Marilyn de Warhol par des pandas."



Black Forest (2001).